

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Vents d'Est. En marge du millénaire
célébré à Kiev et à Moscou

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 180-189

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Vents d'Est

En marge du millénaire célébré à Kiev et à Moscou

Deux préoccupations m'ont engagé à rédiger ce texte un peu particulier. Premièrement aider ceux et celles d'entre vous qui se trouvent actuellement séduits par l'Eglise qu'ils appellent « byzantine » ou encore « russe ». D'elle ils connaissent peut-être un enregistrement de chants liturgiques ; ils fredonnent eux-mêmes l'une ou l'autre mélodie écrite dans le genre néobyzantin. Or l'univers byzantin ne se réduit pas à ces épiphénomènes, aux seules connotations esthétiques. Il exige une conversion intérieure ainsi qu'une existence en Eglise — ce qui implique un enracinement dans une tradition spirituelle.

Deuxièmement, le souci personnel de ne pas laisser s'envoler diverses notes récoltées à l'occasion d'un dossier réalisé pour le mensuel des paroisses romandes *Vie*/juillet-août 1988. La majeure partie de telles notes ne pouvait trouver place dans le cadre limité imposé par la publication susdite.

Mon propos consistera à recréer sommairement l'univers ascétique et mystique qui a permis l'éclosion du rameau byzantino-slave. A travers ces lignes en forme de fiches documentaires, je voudrais également inviter le lecteur à se reporter lui-même aux ouvrages que je mentionne et dont je me suis inspiré (souvent édités en format économique).

Je commence du reste immédiatement par la référence d'un maître-livre. On ne peut l'éviter si on veut saisir quelque chose de l'histoire et de la géographie des origines de la vie religieuse, ou tout simplement chrétienne : *L'Evangile au désert (origine et développement de la spiritualité monastique)*, Présentation, choix de textes et traduction par le P. Placide Deseille, Paris, 1985, O.E.I.L./YMCA-PRESS, coll. « L'Echelle de Jacob », 379 p.

Cet ouvrage rédigé par un grand connaisseur de la tradition monastique, —porte une section histoire et une section textes spirituels. Alors que certains chrétiens d'aujourd'hui croient réinventer le « spirituel », l'Eglise, la liturgie, etc., parce qu'ils ont découvert l'existence de la tradition byzantino-slave, le volume du P. Deseille aidera à discerner les sources d'une telle tradition. Or elles se révèlent triple.

1. L'Egypte...

Au commencement, il y a l'ascétisme conçu comme suppléance possible du martyr. L'ascète, en effet, à l'instar du martyr, actualise librement le mystère de mort et de vie en Christ. Au troisième siècle : la *Vie de saint Antoine* par saint Athanase d'Alexandrie nous révèle l'existence de groupes d'ascètes, d'écoles de spiritualité ! Voir aussi les nombreux traités *Sur la Virginité* rédigés à cette époque par Tertullien, Cyprien et autres Origène. Au quatrième siècle, ce type de communautés prolifère. Certains vont adopter la complète retraite au désert. Ce seront les **Pères du désert** dont les plus célèbres vécurent en Egypte et en Syrie. A ce propos il n'est pas permis d'ignorer les fameux *Apophtegmes*, joyau de la spiritualité du désert. Paroles dites par les anciens aux disciples venus leur demander « comment être sauvé ». Il s'agit de paroles prophétiques à ne pas prendre nécessairement au pied de la lettre ; elles indiquent un sens possible à la suite du Christ. Edition économique : *Paroles des anciens. Apophtegmes des Pères du désert*, par Jean-Claude Guy, Paris, Seuil, coll. Points/Sagesse.

Une autre forme monastique se développe également : les communautés urbaines. Ici un nom s'impose, celui de **Pachôme** (IV^e s.). Il rédigera les premières *Règles* tant à l'usage des moines que des moniales. Il s'en dégage un sens très fort de la communauté comme mystère ecclésial.

...et la Cappadoce

Avec le cénobitisme cappadocien, nous rencontrons l'illustre **Basile de Césarée** (330-379), frère de Grégoire de Nysse, de Pierre de Sébaste et de Macrine. Tous saints ! Basile reprend le système monastique égyptien dans

une sorte d'enthousiasme charismatique mais aussi selon une visée ascétique plus rigoriste. Et sur ce dernier point, c'est l'influence d'Origène qui se fait sentir, via Grégoire le Thaumaturge, parrain de la famille. Les moines sont déjà comme des anges ! Cette vision sera toutefois tempérée par la dimension caritative : des tâches d'Eglise, le soin des malades, l'accueil seront confiés à certains frères. Le complément mystique aux Règles basiliennes fut apporté par Grégoire de Nysse. La théologie byzantine sera fortement marquée par ce dernier.

2. La Syrie...

Une seconde ligne de force de la tradition byzantine est à chercher du côté d'Aphraate, le « sage persan », d'Ephrem le Syrien et de Jacques de Nisibe (tous du IV^e s.). Ce qui marque le monachisme syrien, c'est l'anachorétisme avec ses pratiques surprenantes : station debout, port de cilices, renoncement à toute vie civilisée. Il y aura des stylites (moines vivant sur une colonne), des dendrites (vivant dans un arbre). Par là, c'est le renoncement à la condition humaine profane qui se trouve signifié pour accueillir les énergies du baptême.

Très tôt des disciples se grouperont autour de ces « athlètes » ; des communautés naîtront, sur l'Euphrate, en Mésopotamie ou encore dans la région d'Apamée. Des noms célèbres dans la tradition spirituelle de l'Orient : Rabboula d'Edesse (V^e s.), Philoxène de Mabboug (mort en 523), Marôn (V^e s.) dont les descendants immigreront dans la Vallée Sainte du Liban, Abraham de Kashkar sur les confins de la Perse et bien sûr Isaac de Ninive (VII^e s.) dont les écrits mystiques seront lus dans le monde byzantin.

Un trait caractéristique du monachisme syrien est **l'esprit apostolique**. C'était déjà le cas de Jean Chrysostome (IV^e s.) qui fut lui-même à Antioche un ascète urbain très en contraste avec les gens. Cette dimension s'explique entre autre par la situation socio-économique de la Syrie (relations commerciales entre le monde méditerranéen et les contrées orientales lointaines).

Il semble, en outre, que la Syrie soit la patrie de l'auteur appelé Denys l'Aréopagite (VI^e s.). Héritier des Cappadociens (Grégoire de Nysse), il

s'efforce de mettre la tradition évangélique avec les catégories de la philosophie néoplatonicienne.

...et la Palestine

Jérusalem fut l'un des principaux centres du monachisme urbain en Orient. L'attrait des Lieux Saints constitue un facteur de développement. La fameuse « *Histoire lausiaque* » de Palladius (IV^e s.) nous montre que le Mont des Oliviers était devenu la montagne sainte des communautés monastiques. Un monastère féminin fut installé en 378 par Mélanie l'Ancienne, veuve d'un préfet romain, secondée par Rufin d'Aquilée. Ici c'est la tradition latine qui apparaît à Jérusalem. Cette tradition se trouve encore représentée par saint Jérôme, fondateur d'un couvent masculin à Bethléem. Et puis il y a **Gaza** avec Hilarion qui introduit l'anachorétisme en Palestine ; avec Dorothee, le fils spirituel d'Hilarion, fondateur de monastères. Le **désert de Juda** qui devint célèbre au V^e siècle avec Euthyme (377-473), Théodose le Cénobiarque (423-529) et surtout Sabas (439-532), Cappadocien fondateur de la grande Laure du Cédron. C'est de cette dernière que sera issu Jean Damascène (640-754), grand défenseur des images. Ajoutons le **Sinaï** où s'édifia en 527 le coenobium fortifié de Sainte-Catherine ; Jean Climaque (579-649) en fut le célèbre higoumène. Son *Echelle*, somme de la spiritualité monastique, lui valut dans l'Eglise byzantine le premier rang parmi les docteurs de spiritualité et d'ascèse. D'autres spirituels encore : Hésychius de Batos, Philotée le Sinaïte (VII^e-VIII^e s.), Grégoire le Sinaïte (1255-1346) qui gagnera l'Athos, symbolisant par là la continuité entre le désert et la montagne sainte.

3. L'Occident (brièvement)

Nous avons déjà cité Tertullien et Cyprien (III^e s.), maîtres remarquables en fait de spiritualité chrétienne. Toutefois les origines du monachisme, tant anachorétique qu'urbain, semblent peu connues. On connaît des évêques qui réunirent un groupe de fervent : Eusèbe à Vercelli, Ambroise à Milan, Hilaire à Poitiers... ; de riches personnages qui se retirèrent pour vivre en ascètes : Sulpice Sévère, Paulin de Nole... Sur ce monachisme occidental, l'influence de l'Egypte s'exercera très tôt. Un nom pourtant s'impose pour

l'essor du monachisme : Martin de Tours (IV^e s.), dont la vie écrite par Sulpice Sévère eut une influence comparable à celle de saint Antoine écrite par Athanase. De nombreuses vocations se réclameront du patronage de saint Martin.

Quant à l'œuvre monastique de notre Père Augustin, c'est son sens de la vie commune et de la charité fraternelle qui traversera les siècles — influence limitée pourtant et rééquilibrée par d'autres apports de l'idéal monastique.

Voilà pour les débuts. Pour ce qui regarde l'avènement des communautés structurées, nous ne faisons que citer les noms de Cassien (*Institutions cénobitiques*), d'Honorat et de Césaire pour la Gaule, de Romain et de Lupicin pour le Jura. Quant à Agaune, on sait que la « laus perennis » lui arrive à l'exemple des « acémètes » de Constantinople (ceux qui ne dorment pas). Mais la plus étonnante des anciennes règles d'Occident demeure celle du **Maître**. D'origine italienne, elle serait une des sources de la Règle de saint Benoît.

4. Le monde byzantin et slave : géographies diverses

4.1 Constantinople

Nous avons mentionné la tradition des Acémètes. Leur monastère à Constantinople date du V^e siècle. Toutefois deux autres monastères, l'un d'origine syrienne, l'autre de souche égyptienne, l'avaient précédé. A la fin du règne de Justinien (527-565), la ville compte 80 couvents. Or l'empereur a édicté des *Novelles* pour les moines : seul le cénobitisme est admis, l'anachorétisme restant une exception en dépendance d'un coenobium. Mais les moines byzantins se signaleront plutôt par un goût tout oriental (syrien !) pour la liberté spirituelle. Deux courants vont traverser le monachisme byzantin : l'anachorétisme total et les pratiques pénitentielles extrêmes. Si bien que les solitaires joueront régulièrement un rôle de contestation à l'endroit du monachisme établi.

Un nom est à retenir encore pour la ville impériale : **Maxime le Confesseur** (580-666), remarquable théologien de la vie spirituelle. Il montre comment l'existence chrétienne est une entreprise de divinisation grâce au concours (à la « synergie ») des énergies divines et de la liberté humaine ; ce qui se trouve réalisé de manière admirable en Christ.

A l'époque des persécutions iconoclastes, de nombreux moines se réfugièrent en Bithynie. Là encore une pléiade de noms célèbres devraient être cités. Retenons cependant la prédilection de tous ces ascètes pour la vie solitaire. Car c'est en réaction contre les écarts d'une telle vie érémitique que va naître **la réforme studite**. Théodore (759-829) organise une vie strictement cénobitique en s'inspirant de Pachôme, de Basile et de Dorothee de Gaza. En 798, sous la menace de l'invasion arabe, il transfère sa communauté à Constantinople au monastère dit du Stoudion. Par la suite, les usages studites influenceront toute la vie communautaire byzantino-slave.

Un moine studite, **Syméon le Nouveau Théologien** (949-1022), deviendra un grand mystique de l'Eglise byzantine. Il ne s'agit pas d'un spéculatif, mais d'un homme de prière, d'un « illuminé » par l'Esprit. Recommandons la lecture d'extraits de son œuvre dans : Syméon le N. T., *Prière mystique*, Paris 1979, Cerf/coll. « Foi vivante ». Un petit livre qui peut être ouvert à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ; il nous livre une expérience profonde et simple.

4.2 Le mont Athos

Les débuts monastiques athoniques remontent au IX^e siècle. Il s'agit de laures analogues à celles de Palestine, soit de regroupements de couvents et d'ermitages. En 963, le premier coenobium, Lavra, est fondé par Athanase, moine venu de Bithynie. Mais l'érémisme conservera toujours ses disciples.

C'est d'ailleurs dans ce milieu que va se développer l'*hésychasme*, spiritualité basée sur l'invocation du Nom de Jésus, soit employé seul, soit inséré dans une formule du genre « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, prends pitié de moi, pécheur ! » — invocation liée au rythme de la respiration corporelle. C'est une pratique qui remonte à la plus haute antiquité (cf. les Pères du désert) et qui demeure vivante dans l'Orient byzantin (entre autres). C'est le cœur de l'orthodoxie, dit un Roumain. Un « moine de l'Eglise d'Orient », dans *La prière de Jésus*, Paris, 1963, Seuil/coll. « Livre de vie », 119 p., a merveilleusement retracé l'histoire de cette authentique tradition spirituelle. « Hésychia », en grec signifie tranquillité, quiétude, apaisement. Cela ne veut pas dire oisiveté, insouciance ; car il s'agit justement d'une quête incessante, d'un chemin par lequel on va à Dieu. Il faut justement être attentif. « Le chat épie la souris, l'esprit de l'hésychaste guette la souris spirituelle. Ne dédaignez pas cette comparaison, vous monteriez que vous ne savez pas ce qu'est l'hésychia. » (Evagre le Pontique, IV^e s.)

Or cette spiritualité va être battue en brèche au XIV^e siècle par certains humanistes byzantins. Un défenseur se lèvera en la personne de **Grégoire Palamas**, moine de l'Athos puis archevêque de Thessalonique. Il s'attachera à montrer la longue tradition monastique sur laquelle s'appuie l'hésychasme. De cet auteur nous recommandons la lecture des douze *homélies* qui viennent de paraître dans la collection « L'Echelle de Jacob » (1987). Ce sont des homélies en relation avec les fêtes liturgiques. A ce propos, il faut savoir que la réforme hésychaste s'est efforcée de purifier la liturgie des lourdeurs ritualistes de l'Eglise officielle et bien sûr de libérer le culte des icônes des risques « idolâtres ». C'est au mont Athos que peu de temps avant la chute de l'empire byzantin s'est nouée cette magnifique synthèse entre la vie spirituelle, la liturgie et la théologie. Citons le propos d'un moine de l'Eglise de Roumanie : « L'intériorisation du mystère chrétien, que les premiers moines avaient poursuivie dans l'hésychia, dans la paix et le silence du désert et du cœur, est maintenant ouvertement intégrée par l'Eglise, et son enseignement proposé comme une voie de vie, une méthode spirituelle, pourrait-on dire, accessible à tout baptisé, et centrée sur l'unique nécessaire, la recherche de la présence du Seigneur partout et en tout. »

Oui, le spirituel s'adresse à tout baptisé. Il n'est pas réservé aux ascètes, aux moines, aux théologiens, même si le baptisé a besoin de tels compagnons. Nous tenons un bel exemple de cela dans la *Philocalie*. Le terme grec signifie amour de la beauté, de celle qui se confond avec le bien. Il s'agit d'une anthologie publiée en 1782. Soit exactement : « Philocalie des Saints Neptiques (en grec, " nepsis " veut dire sobriété, dépouillement, vigilance donc) recueillie par les saints Pères théophores, où l'on voit comment par la philosophie de la vie active et de la contemplation, l'esprit se purifie, est illuminé et rendu parfait... » Ce recueil est l'œuvre du moine athonique Nicodème l'Agiorite et d'un évêque, Macaire de Corinthe. Tous deux voulaient par là rappeler, tant aux moines qu'aux fidèles, la grande tradition de la prière contemplative, depuis les Pères du désert jusqu'aux restaurateurs des XIII^e-XIV^e siècles. C'est un véritable concile des Pères Neptiques, d'Antoine jusqu'à Syméon de Thessalonique. Bien sûr il y a des problèmes d'authenticité que nos deux compilateurs ignorent. Et des redites ! Normal, puisque chaque Père a relu tout ce que ses prédécesseurs ont écrit ! Qu'importe ! Ouvrez ce recueil et vous trouverez toujours une « parole qui sauve ». En Russie, la Philocalie connaîtra un succès extraordinaire, surtout à travers *le Pèlerin* (cf. infra). Edition commode dans la collection Points/Sagesse sous le titre « Petite Philocalie de la prière du cœur ».

4.3 La Russie enfin

On dit que la vie monastique est aussi ancienne en Russie que le christianisme lui-même. C'est presque vrai, puisque l'on a retrouvé des vestiges monastiques antérieurs à 987/8, date du baptême de Vladimir. En fait le premier monastère proprement autochtone est celui des grottes de Kiev, que le gouvernement soviétique vient de rouvrir à la pratique religieuse. Fondé au XI^e siècle, le monastère se situe dans la tradition du mont Athos avec ses deux composantes, l'hésychasme et la vie communautaire selon les usages studites (cf. supra) — ce qui implique une ouverture sur l'Eglise et la société.

Au XIV^e siècle, après la domination mongole, la situation monastique est triste. Apparaît alors Serge de Radonège qui s'en va vivre en ermite dans la forêt avant de fonder la laure de la Sainte-Trinité à Zagorsk (à 70 km de Moscou). A nouveau les usages studites sont adoptés ainsi que l'engagement dans la société contemporaine. L'hésychasme se répand également par deux voies : celle du patriarche de Constantinople, Philothée (et son successeur Calliste I^{er}), qui est en relation avec Serge de Radonège ; celle du métropolite Cyprien de Kiev, ancien moine de l'Athos. Au XV^e siècle, la tendance va aller en s'accroissant surtout avec Nil de la Sora, ardent défenseur de la pauvreté érémitique. Le courant cénobitique, quant à lui, trouvera son principal acteur en Joseph de Volokolamsk (mort en 1515). Plus tard la ligne « joséphienne » l'emportera avec d'ailleurs certaines compromissions socio-politiques et une accentuation ritualiste en liturgie.

Pour le mouvement autour de Serge de Radonège, on se reportera à P. Kovalevsky, *Saint Serge et la spiritualité russe*, Paris, 1962, Seuil / coll. « Maîtres spirituels ».

A propos de l'essor liturgique slave (car il faudrait aussi parler de la Bulgarie, de la Serbie, etc.), notons simplement qu'il fut extrêmement prolifique à cette période. Deux facteurs favorisent cette efflorescence : tout d'abord le fait que la liturgie byzantine ne se trouve pas liée à une langue et donc à une culture ; ceci va permettre la création de rites particuliers — bulgare, serbe, roumain, russe... Et, second facteur, la diffusion par le canal monastique du *Typikon de Saint-Sabas*. Soit l'ordo liturgique du monastère palestinien de Saint-Sabas (cf. supra) qui parvient dans le monde slave via Constantinople et qui relie la liturgie slave au rameau syro-antiochien (ou syrien occidental).

Nous sautons au XVIII^e siècle pour retrouver la Philocalie version slavonne (cf. supra). Ce travail de diffusion spirituelle de l'Athos est dû à un moine

nommé Païssy Velichkovsky. Ce dernier a d'ailleurs traduit beaucoup de textes patristiques conservés à l'Athos, permettant aux Eglises slaves de s'approprier la spiritualité byzantine. Le XIX^e siècle russe sera profondément marqué par la Philocalie, spécialement les milieux populaires. Et ici il nous faut parler des fameux *Récits d'un pèlerin russe* — deux volumes ont été publiés dans la collection Points/Sagesse.

En 1884, paraît à Kazan un petit ouvrage intitulé « Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel ». Ce pèlerin décrit son incessante marche à travers la Russie. Dans son sac, du pain sec et la Bible. Mais, un jour, le starets d'un monastère lui offre la fameuse Philocalie qui va lui ouvrir le chemin de la prière du cœur. « Seigneur Jésus, Fils de Dieu, prends pitié de moi, pécheur », répété à chaque respiration, d'abord vocalement puis intérieurement. Cette prière de Jésus va délivrer le pèlerin de la faim, de la soif, de la fatigue, des embûches du chemin. Les récits, à travers une certaine naïveté et une fraîcheur franciscaine, passent en revue diverses situations de l'existence. Divers types humains y défilent avec leurs travers, leurs angoisses. Or justement la prière transforme toute angoisse en confiance, en quiétude. Citons Olivier Clément : « Celui qui prie n'a plus besoin de bouc émissaire, il intercède pour l'humanité entière que le Christ a réunifiée. » Mais comment donc prier, alors que je suis absorbé par des tâches impératives ? Le secret de la prière est d'accomplir ces tâches « en présence du Roi » (sixième récit).

PRIER SANS CESSER

Tiré du *Récit d'un pèlerin*, 6^e récit, Ed. Seuil, Points/Sagesse, n^o 19.

Le nom de Jésus-Christ invoqué dans la prière contient en lui-même une puissance salvatrice qui existe et agit d'elle-même ; et dès lors, ne soyez pas troublé par l'imperfection ou la sécheresse de votre prière, et attendez avec patience le fruit de l'invocation fréquente du nom divin. N'écoutez pas les insinuations de ceux qui sont inexpérimentés et insensés, et selon qui l'invocation tiède est une répétition inutile, voire ennuyeuse. Non : le pouvoir du nom divin et son invocation fréquente porteront fruit en leur temps.

Avons-nous besoin de beaucoup d'érudition, de science et de réflexion pour dire, d'un cœur fervent : *Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi ?* Notre divin Maître lui-même ne loue-t-il pas cette prière fréquente ? De magnifiques réponses n'ont-elles pas été reçues et de magnifiques œuvres accomplies par cette courte mais fréquente prière ? Ame chrétienne, affermis ton courage, et ne tais

pas l'incessante invocation de ta prière, même si ton cri vient d'un cœur encore en guerre avec lui-même et à demi rempli par ce monde. Peu importe ! Persévère, ne te laisse pas réduire au silence et ne te trouble pas. Ta prière se purifiera d'elle-même par la répétition. Que ta mémoire n'oublie jamais ceci : *Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde* (Jn 4, 4). *Dieu est plus grand que notre cœur, et connaît toutes choses*, dit encore l'Apôtre.

Après ces affirmations convaincantes que la prière, si puissante pour l'humaine faiblesse, est certainement accessible à l'homme et dépend de sa propre volonté, décide-toi, essaie, ne serait-ce qu'un seul jour d'abord. Surveille-toi et rends la fréquence de la prière telle que beaucoup plus de temps soit pris, pendant les vingt-quatre heures, par l'invocation du nom de Jésus que par d'autres occupations. Et ce triomphe de la prière sur les occupations mondaines te montrera, en temps voulu, que cette journée n'a pas été perdue, mais sauvée pour le salut ; que la prière fréquente, à l'échelle du jugement divin, fait contrepoids à ta faiblesse et à tes mauvaises actions et efface les péchés de cette journée dans le mémorial de ta conscience ; qu'elle place ton pied sur l'échelle de la vertu et te donne l'espoir de te sanctifier.

On peut dire en toute confiance que nulle sollicitation extérieure ne peut interrompre la prière en celui qui désire prier, car la pensée secrète de l'homme ne dépend pas des conditions extérieures et reste entièrement libre en elle-même. On peut à tout moment l'éveiller et la diriger vers la prière ; la langue elle-même peut secrètement, et sans émettre de son, effectuer la prière en présence de beaucoup de personnes et pendant toutes sortes d'occupations. D'ailleurs, nos affaires ne sont sûrement pas si importantes et nos conversations si intéressantes qu'il soit impossible de trouver un moyen, par instants, d'invoquer le nom de Jésus, même si l'esprit n'est pas encore entraîné à la prière perpétuelle.

S'il était vraiment impossible de prier au milieu d'affaires absorbantes ou dans la société d'autres hommes, nous n'en aurions, de toute évidence, pas reçu le commandement. Saint Jean Chrysostome, dans ses enseignements sur la prière, parle ainsi : Personne ne devrait répondre qu'il est impossible à l'homme occupé par les soucis du monde et qui ne peut aller à l'église, de toujours prier. Partout, où que vous vous trouviez, vous pouvez élever un autel à Dieu par la pensée. Ainsi, il est opportun de prier à vos affaires, en voyage, debout au comptoir ou assis à un travail manuel. Partout et en tous lieux il est possible de prier, et vraiment si un homme porte diligemment son attention sur lui-même, il trouvera partout des circonstances favorables à la prière, si du moins il est convaincu que la prière doit constituer son occupation essentielle et venir avant tout autre devoir. Et dans ce cas, bien entendu, il ordonnera ses affaires avec une plus grande décision ; dans les conversations nécessaires avec d'autres, il maintiendra la brièveté, une tendance au silence, et l'absence de goût pour les paroles inutiles. Il ne s'inquiétera pas follement pour les choses ennuyeuses. Et par tous ces moyens, il trouvera les voies de la prière et de la paix.

Jean-Claude Crivelli